

PROLOGUE

Voici venu le moment où, par écrit,
Je peux pousser mon troisième cri.
Je crierai en langage de la poésie,
Donc en langage rempli de fantaisies
Car, voyez-vous, « les dieux eux-mêmes meurent
Mais les vers souverains demeurent¹ ».
J'ai jusque-là beaucoup plus rapporté
Ce qu'autour du feu autrefois j'ai écouté.
Et quoique j'y aie quelquefois ajouté
Certains traits que j'ai moi-même inventés,
À présent, je bouillonne d'envie
De dire ce que j'ai appris de la vie
Et de transmettre de manière solennelle
Des faits de ma création personnelle.
Cela n'est point un modeste projet
Car trouver en moi quelques sujets,
Moi qui, un peu comme cet Athénien,
Sais une chose c'est que je ne sais rien,
Et nonobstant quelques leçons apprises
Çà et là n'est guère facile entreprise.

1 Théophile Gautier.

Je peindrai les beautés de la forêt
Et décrirai les charmes des marais ;
Je chanterai le vert qu'on voit dans la campagne,
Le bleu du ciel et le frais au haut des montagnes.
Que je n'oublie pas de raconter, non ! de grâce,
Quelques parties de pêche et de chasse.
J'aurai peut-être encore un peu de temps
Pour relater quelques joies scolaires d'antan.
J'aurais cependant aussi trouvé convenable
Qu'entre tout cela j'insère quelques fables.

LA FORÊT DE MON VILLAGE

La forêt de mon village est peu transformée.
J'y vais à cœur joie et m'assois sous les ramées.
Quelques arbres me fascinent. Là-bas, l'*Oveng*,
Le géant de la forêt qui ne plie pas au vent,

Là, le *Tom*, ici le *Mbiligan*, plus loin l'*Okoumé*
Et les *Asseng*, les *Assass*, les *Doum* parsemés.
Dans ces bois, je regarde couler un ruisseau
Et m'évade en écoutant les chants des oiseaux :

Ô chants mystérieux que décode le vieillard ;
Ô chants merveilleux qui calment l'enfant braillard ;
Ô chants doux qui inspirent le sage et le poète ;
Ô chants que le gamin qui passe écoute et s'arrête :

La corneille annoncerait en son ramage
Qu'un malheur vient d'arriver au village ;
Le touraco géant, ne pouvant faire autant,
Indique l'heure ; le rossignol le beau temps.

LA PANTHÈRE, LA LOUTRE ET LE PIGEON

Tout à la base d'une onde pure
Vivait une Loutre grosse et mûre
Qui, de temps à autre sur un rocher
Qui sortait de cette onde, venait se percher.

Non loin de là, un Pigeon plutôt matois
Au faite d'un palétuvier trouva un toit.
De cet abri, l'oiseau voyait l'onde, son rivage,
Les bois, leurs hôtes et les beautés du paysage.

En même temps, dans ces bois du voisinage,
Une Panthère aux animaux faisait ravage
Et pas un seul qui n'avait traversé l'œsophage
De cet animal autant bigarré que peu sage.

Désirant goûter à la chair de notre Loutre
En embonpoint et ronde comme une outre :
« Comment faire ? » alla dire cette Panthère
Au Pigeon au sommet de l'arbre locataire.

« Eh bien ! pour venir à bout de cette affaire,
Lui dit ce dernier, voici comment nous allons faire :
Si tu m'entends dire : *Sô shiñg a zouyan m'berbe²* !
Va vers la berge non sans te tapir dans l'herbe

Car te dirai-je par là que Loutre est sortie de l'eau.
Et alors toi, tu feras le reste du boulot.
Vain te sera tout autre mot venant de moi. »
Le fauve remercia l'oiseau mille et une fois.

À son dos, ce dernier chez Loutre se rendit :
« Mon amie, lui dit-il, cet animal maudit,
Ce fauve abruti qui Panthère est appelé
Voudrait de ta chair grasse se régaler.

Alors, si tu m'entends dire : *Moan moan a bibigne³*,
C'est que je suis en train de te faire signe
Qu'il vient à toi. Inutile de t'intéresser
À tout autre mot qu'à loisir je peux avancer.

Dans l'eau, fais sans plus attendre un plongeon. »
Là-dessus, la Loutre remercia le Pigeon.

2 (Elle est) sortie de l'eau et au perchoir (elle) s'est posée.

3 À pas prudents qui n'attrapera rien.

Celui-ci, de son abri, par un double langage,
De militer enfin à travers les âges

À ce que la citoyenne de l'eau jamais
Ne servît à l'hôte des bois de moindre mets,
Car ce dernier, averti, allait à pas comptés ;
L'autre, la Loutre, informée, dans l'eau de sauter.